

semblables. Dumas fils, c'est le talent, autant de talent qu'on peut en avoir, mais rien que du talent... »

C'était la vérité ; mais c'est tout de même quelque chose que d'avoir eu du talent, quand on n'a pas pu avoir du génie.

ANTOINE ALBALAT.

LA VIE ARTISTIQUE ET MUSICALE

Nouveaux aspects de Paris pendant la guerre. — La ligne d'Ingres et la leçon de la probité, dans la collection Degas. — Un péril nouveau pour la musique française : la revanche de la musique légère et de l'opérette. — A travers les livres : M. Debussy, critique musical.

Sous la menace du ciel, nos musées se referment et remballent leurs trésors ; la statue de Ney, nouveau Commandeur, a quitté son piédestal ; la *Marseillaise* de Rude et la *Danse* de Carpeaux ont disparu sous un matelas de sable, pour échapper au destin des statues de Reims : situation privilégiée des génies, qui n'est pas flatteuse pour les hauts reliefs académiques de leurs obscurs voisins d'immortalité !

Pour l'heure, expositions et concerts, peintres et chefs d'orchestre abondent dans le sens de leurs programmes routiniers et de leur « manière » ; et, sans escompter l'avenir, chacun vit sur son passé. Sauf de beaux intérieurs et de chardinesques natures mortes de M. Lobre à la ponctuelle réunion des Douze, je ne vois guère à vous signaler, au nom de la haute probité de l'art, que la révélation prochaine apportée par la collection Degas : allez découvrir, demain 24 mars, à la même Galerie Georges Petit, le goût français d'un singulier artiste, qui n'était pas seulement le pastelliste des laideurs de l'existence et de l'envers décevant du théâtre, mais le plus clairvoyant des amateurs, sachant faire de la ligne d'Ingres la reine discrète, mais dominatrice, de sa petite collection privée.

Sobrement harmonieuse comme la peinture antique, la simple esquisse du grand prix de Rome de 1801, tel crayon, comme l'admirable *Etude pour la grande Odalisque* ou le moindre projet pour la paisible *Apothéose d'Homère*, instruit silencieusement tout le procès de l'art moderne et fait comprendre l'intransigeante passion d'Ingres le violoniste pour la mélodieuse eurythmie du grand Gluck. Quel exemple et quelle leçon non moins grandiose qu'imprévue, parmi tant d'insouciantes pochades du romantisme et de l'impressionnisme !

Au surplus, chez Degas, comme à nos Salons de jadis, la lutte persistait entre la ligne olympienne et le mystère transmis par la couleur pathétique de cette petite *Piété*, superbe réduction du *Christ au tombeau* que Delacroix vendait pour 2.000 fr. au comte de Geloës, le 28 avril 1847, et dont l'auteur disait dans ses agendas : « L'ensemble inspire une émotion qui m'étonne moi-même ». Enfin, plus savoureux encore que le *Jambon* de Manet, un petit Corot d'Italie vous consolera de n'avoir pas revu le *Manoir de Beaune-la-Rolande*, acquis, avec tous les tableaux modernes de la magistrale collection Sarlin, par M. Hansen, le plus sincèrement francophile des amateurs danois.

*
**

Hâtons-nous maintenant de terminer nos lectures (1), avant d'aller applaudir à l'Opéra *Castor et Pollux*. Aux *Propos* bienveillants et fleuris de M. Camille Bellaigue, s'oppose la logique rigoureuse de M. Pierre Lasserre : musicien, voire compositeur, l'auteur de *l'Esprit de la Musique française, de Rameau à l'invasion wagnérienne* (Payot) brille dans la pléiade innombrable de nos universitaires artistes par une pensée très sévèrement déductive et concentrée, toujours exigeante pour elle-même autant que pour les autres, et qui préfère la froide lumière de l'analyse à l'éloquence de la synthèse.

« La logique est la passion qui consume tous les Français, avides de porter un jugement sur tout », écrivait un jeune Saxon dépaysé dans le Paris rossinien de 1840 ; et voilà pourquoi le premier de ses romantiques admirateurs affirmera, vingt ans plus tard, que la France raisonneuse ne peut être foncièrement artiste ni poète... Mais le goût de M. Pierre Lasserre habite aux antipodes du romantisme : il apparaît donc peu tendre à Jean-Jacques, à Berlioz, à Baudelaire, à Wagner lui-même. Ce n'est pas lui qui voudrait accorder au philosophe Bazaille que Jean-Jacques a su dominer les circonstances et gouverner sa vie.

Ce n'est pas lui qui voudrait définir, avec le philosophe Henri Lichtenberger, Richard Wagner « un penseur » ; ce n'est pas lui non plus qui l'appellerait « un classique » ! Rebelle, par nature et par principe, à toute influence de la brise du Nord ou du vent d'Est, il redoute comme une « invasion » conquérante toute importation de la culture étrangère ; et s'il a parfaitement raison de prévoir que « le moment viendra », tôt ou tard, de remonter les drames wagnériens, nous ne saurions

(1) Voir la *Revue Bleue* du 26 janvier 1918, p. 63.

pourtant croire avec lui que l'heure soit déjà venue de procéder à la révision de l'idée que nous suggère l'évident génie contenu dans ces drames sonores, car l'instant nous rendrait fatalement injustes...

Telle est en toute franchise l'impression que nous laissent les six chapitres d'une studieuse enquête consacrée par M. Lasserre à l'œuvre de Grétry, de Rameau, des Italiens modernes (depuis l'abondant et paresseux Rossini jusqu'au rude et loyal Verdi), de l'éclectique Meyerbeer, « immortel, tant qu'il vécut » (2), de Wagner poète et de Wagner musicien : docte série d'études « qui n'offrent pas entre elles une véritable suite historique » et qui se préoccupent d'abord, avant tout, des influences trop longtemps subies par cette entité vivante, mais indéfinissable en soi, comme la physionomie d'un individu, qui se nomme *la musique française*. Impossible, en effet, de la réduire en formules, « non qu'elle manque de corps et de réalité, mais parce que, au contraire, la réalité, telle que nous l'observons dans l'histoire (et comment l'entendrons-nous dans l'histoire, si nous ne la sentions s'agiter en nous ?) en est trop vive et trop débordante ! » Aussi bien, l'auteur nous promet-il une seconde série « d'observations » sur Lulli, Monsigny, Boieldieu, Berlioz et les écoles françaises de la seconde moitié du XIX^e siècle, et nous l'attendons avec une impatience accrue par cette regrettable solution de continuité.

La suite complète de l'évolution de notre musique, nous l'avons enfin trouvée, un peu flottante et discursive encore, mais chaleureusement défendue, dans les *Douze causeries* (Georges Crès) illustrées d'une préface, courte et bonne, de M. Claude Debussy, sous forme de lettre au savant organisateur de ces conférences faites à Lyon, au printemps de 1915, M. Paul Huvelin.

Vous avouerai-je que M. Debussy, critique musical, me paraît très supérieur à M. Debussy musicien, parce qu'il fait profession du plus pur esprit français ?

La Revue Blanche, en 1901, le *Gil Blas*, en 1903, nous avaient déjà révélé ce décadent spirituel, qui n'a jamais voulu hurler avec les loups de la Forêt Noire : on connaît sa définition de la *Tétralogie* de Bayreuth : « le Bottin des Leitmotifs ». Aujourd'hui, plus résolument que jamais, sa frivolité native de bon Français de l'Île-de-France se déclare pour la leste opérette contre la lourde symphonie, pour *la Madelon* des poilus, « qui patangent héroïquement dans la boue », contre les forts en thème des Conservatoires de nos deux rives... « Retrou-

vez notre liberté, nos formes », écrit-il ; et, dans l'encombrement produit par les faux grands maîtres ou la gravité naïve de leurs thuriféraires, l'inventeur de tant de petits jeux byzantins ne craint pas de soutenir que « Chabrier, si merveilleusement doué par la muse comique, est mort de cette poursuite au drame lyrique, importation *glucko-wagnérienne*, si contraire à notre génie ! »

Au demeurant, ce Voltaire de l'impressionnisme n'est-il pas seul à rompre quelques lances en faveur de sa jolie dame, « la musique légère », endoctrinée trop longtemps par les chevaliers casqués de « la grande musique » ou du genre ennuyeux : « Vives et légères, depuis combien de temps nos musiciens nous avaient-ils déshabitués de ces impressions-là ! » notait M. Camille Bellaigue en préconisant « le dernier sourire de la musique française avant la guerre » : le *Marouj*, d'ailleurs savant, de M. Henri Rabaud ; enfin à qui donc le difficile M. Pierre Lasserre a-t-il dédié son « petit traité du goût musical » ? A l'aimable André Messager, qui se repose de ses directions savantes en composant de la musique spirituelle et qui se présente aux suffrages de l'Institut, afin de nous fournir une preuve de plus à l'appui de ce fait nouveau, que l'Académie des Beaux-Arts n'a plus d'autre moyen de rester *traditionnelle* que de se montrer *libérale*. « Rien de trop... Glissez, n'appuyez pas ! »

Ne forçons point notre talent.

Nous ne ferions rien avec grâce...

En dépit du vieux Rameau, ce réveil de la musique française signifierait donc : « Adieu le grand art et la grande musique ! » Et concurrents prochains au fauteuil des Monsigny, des Grétry, laissé vacant par la nomination récente de M. Charles Widor aux fonctions de secrétaire perpétuel, le galant Messager et le capricieux Debussy tendent, au-dessus des révolutions d'un siècle, une main sympathique à Boieldieu : comme les platanes décortiqués de nos avenues, nous avons fait peau neuve dans l'ombre bleue, sous les bombes, et c'est presque héroïque, à force d'être charmant ; mais prenons garde ! Et ne vous semble-t-il pas, mes chers lecteurs, que nous sommes en train, tout simplement, de renier encore une fois, au profit de notre incorrigible ironie gauloise, l'art sérieux, profond, ému, vraiment grand, qui parfume idéalement les chastes scènes d'amour d'Hector Berlioz, adorateur de la Juliette shakespearienne, et de César Franck, religieusement épris de l'antique Psyché ? N'allons-nous pas méconnaître encore cette éloquence, émanée du cœur, qui s'épanche de l'âme parfois héroïque et toujours expressive de Grétry

1 Boutade féroce de Henri Heine.

lui-même et qui suffit, au seul nom douloureux, mais réconfortant, du dieu Beethoven, à remplir une salle ? Et verrez-vous sans l'ombre d'un remords ou d'un regret « la peur de l'emphase » ou de l'Ogre wagnérien nous rejeter dans les bras toujours complaisants de l'opérette ?

RAYMOND BOUYER

CHRONIQUE DES LIVRES

L'AVENIR DE L'INTELLIGENCE, par *Charles Maurras* (Nouvelle Librairie Nationale). — Pour peu qu'il ait l'amour du génie de notre langue et des vertus traditionnelles de l'esprit français, celui qui relit *l'Avenir de l'Intelligence*, après des années d'intervalle, ne sent point faiblir son admiration pour cette prose simple et savante, pure et nombreuse, dépouillée et si riche de sens, ou l'idée s'approprie les mots propres qui lui conviennent, prend sa juste proportion en s'ordonnant au tout, et ne se revêt que d'une mâle parure, sous la lumière de la divine honnêteté classique.

Selon M. Maurras, *l'Intelligence*, fonction sociale dominante, s'exprimant au moyen de la plume, est en voie d'être dépossédée de son rôle et de sa dignité par l'or qui l'asservit sous sa prépondérance et la domestique pour ses besoins.

Un autre mal menace l'Intelligence française dans sa force : le Romantisme évolué maintenant dans l'individualisme le plus effréné et le moins social qui soit...

Il n'est pas de mon rôle d'apprécier ici les remèdes politiques conseillés par l'auteur. Mais le retour littéraire à la saine raison classique et à ses bonnes disciplines intellectuelles qui est la conclusion des magistrales études critiques contenues dans ce volume, me paraît souhaitable si l'on veut maintenir aux Lettres françaises leur haut caractère d'humanité, ainsi que l'universalité de leur rayonnement.

LE SOURIRE DU SPHINX, par *Gomez Carillo*, traduit de l'espagnol, par *Jacques Chaumié* (Fasquelle). — Une magistrale traduction, et qui ne trahit pas son texte, ce qui eut été dommage pour le lecteur aussi bien que pour l'auteur, car ces impressions et notations d'un voyageur à travers l'Égypte millénaire sont peu communes. M. Gomez Carillo ne s'arrête pas longtemps devant la « façade européenne » du vieil empire des Pharaons. La civilisation arabe et les merveilles de son art l'attirent davantage ; et par delà cette couche historique laissée par l'invasion, il recherche avec une attention passionnée tout ce qu'on peut saisir de l'Égypte antique. Doué d'une rare perspicacité historique et d'un esprit critique plein d'assurance, le livre de M. Gomez Carillo fourmille d'interprétations aussi probables que ses descriptions paraissent originalement fidèles. Depuis le peuple figé des momies, jusqu'aux fellahs actuels, il s'efforce de saisir les caractères permanents de cette race égyptienne en qui le sphinx sourit éternellement et qui paraît considérer son sort comme le meilleur, en dépit de tous les malheurs étrangers qui ont frappé sa terre que féconde un fleuve sacré.

RAYMOND CLAUZEL.

LA FRANCE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI, par *L. Jerrold*, traduit de l'anglais par l'auteur et M. du Genestoux. Préface de Maurice Barrès (Hachette). — Les Français sont vaniteux, a-t-on dit. Un observateur sagace remarquera plutôt que nous passons beaucoup plus de temps à médire de nous qu'à vanter nos mérites. Il faut vraiment des livres comme celui-ci pour nous faire envisager quelque peu les dominantes de notre caractère national, ainsi que les antiques et toujours renaissantes vertus de notre race. M. L. Jerrold est un vieil ami de la France, et il l'aime. Mais son admiration est clairvoyante ; ses éloges, informés et perspicaces. Il sait traverser les apparences et les légendes pour atteindre au vrai et esquisser ainsi à grands traits un portrait ressemblant de notre pays, et qui nous fait honneur, quoiqu'en disent les Boches.

FIGURES ET DOCTRINES DE PHILOSOPHES, par *Victor Delbos* (Plon). — Ample études sur Socrate, Lucrèce, Marc-Aurèle, Descartes, Spinoza, Kant et Maine de Biran. A aucun moment l'auteur ne se bat avec ses philosophes ni avec leurs systèmes. Pas de mordante critique. Mais il s'agit d'eux et non de lui. Il les pose, les expose et les définit. L'homme d'abord pour étudier les rapports de son existence avec son esprit ; ensuite cet esprit lui-même aux prises avec le sphinx qui garde le secret du monde ; enfin leur philosophie ou révélation de certains aspects de ce secret : raison universelle ; sagesse suprême ou harmonie divine. Ces études ont ainsi une forte unité et cette clarté et sûreté d'exposition résultant de la connaissance approfondie des sujets et d'un esprit qui les égale en compréhension. Avec cela un grand accent de noblesse intellectuelle ; une magnifique régularité de style et de pensée dont la perfection est quelque peu uniforme. Le guide est sûr et riche de science à remplir nombre de besaces au cours du voyage.

LA MONTEE AUX ENFERS, par *Maurice Magre* (Fasquelle). — Voulez-vous de l'originalité ? En voici : l'ascension vers l'enfer, la chute au paradis ; la rédemption par le vice, la perdition dans la vertu. Au demeurant, le bougè, le lupanar et autres lieux de luxure, d'envoûtement et de détraquement aperçus dans les visions délirantes d'une imagination hallucinée. Des vers jaillissants et éclatants, chargés de bijoux, d'orfèvreries bizarres, d'odeurs, d'images ensorcelées ; des vers cyniques, beaux souvent en dépit de leurs turpitudes, et souvent la fanfare du vice avec une morbide fureur d'impudicité.

On dirait que tout ce qu'il y a de malsain dans la littérature moderne s'est concentré dans cet abcès poétique. Voilà en tout cas, les derniers fruits mûrs, bientôt pourrissants de l'arbre beaudelairien.

RAYMOND CLAUZEL.

La REVUE SCIENTIFIQUE (fondée en 1863), directeur : **Ch. MOUREU**, publie : **H. Vincent** : *La Fièvre typhoïde et le Problème des « Porteurs de Germes »* ; **Louis Vigouroux** : *Les Universités américaines et la Réforme de l'Éducation en France* ; **M. Tiffeneau** : *L'Œuvre de Charles Gerhardt* ; des *Notes et Actualités* ; le compte rendu de l'Académie des Sciences, etc...

La Propriétaire-Gérant

PAUL FLAT